

De la lettre au démenti : « Un trouble de mémoire sur l'Acropole »¹

Ce travail a été élaboré dans le cadre du cartel sur « la lettre en psychanalyse » et l'appellation que je lui ai donnée découle du parcours collectif de ce cartel au travers de plusieurs textes, le premier étant « La lettre volée² » de Lacan.

Dans ce parcours est advenue la question du « démenti » (*Verleugnung*), en relation avec le texte de Brigitte Lemérier *Les deux Moïse de Freud (1914-1939)*³ et avec celui de Solal Rabinovitch *Écritures du meurtre*⁴. Cette question du démenti m'a conduite au texte de Freud « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », à un moment où je me demandais à quel type de manifestation psychique était associé le démenti, et comment on pouvait l'approcher dans la cure. C'est donc ce texte, une lettre adressée à Romain Rolland, que je présenterai ici.

Ma lecture de ce texte s'est alors effectuée à la fois à partir de la description de ce concept de « démenti », distinct du refoulement, par Brigitte Lemérier⁵ et à la fois avec l'hypothèse avancée par Solal Rabinovitch dans le chapitre « Écriture et *Verleugnung*⁶ ».

C'est en 1923, dans « L'organisation génitale infantile⁷ », que Freud met en évidence ce « démenti » (*Verleugnung*) en tant que concept, comme processus constitutif du développement de la sexualité infantile : l'absence de pénis chez la fille est démentie par les jeunes enfants. En 1927, avec l'étude sur le fétichisme⁸, Freud fera l'analyse clinique de ce processus de défense.

¹ S. Freud, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985.

² J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

³ B. Lemérier, *Les deux Moïse de Freud (1914-1939)*, *Freud et Moïse: écritures du père I*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1997.

⁴ S. Rabinovitch, *Écritures du meurtre*, *Freud et Moïse: écritures du père 3*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1997.

⁵ B. Lemérier, *Les deux Moïse...*, *op. cit.*, Chapitre « Quelques réflexions sur le démenti », p. 97.

⁶ S. Rabinovitch, *Écriture du meurtre...*, *op. cit.*, p. 53.

⁷ S. Freud, « L'organisation génitale infantile », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, pp. 113 à 116.

⁸ S. Freud, « Le fétichisme », *Résultats, idées, problèmes II*, *op. cit.*, pp.133-138.

Dans ce texte sur le fétichisme, Freud amorce une distinction entre refoulement et *Verleugnung*⁹. Il vient d'évoquer¹⁰, à propos du fétiche, « substitut du phallus » de la femme-mère, le fait que « l'enfant s'était refusé à prendre connaissance de la réalité de sa perception » (à savoir l'absence de pénis chez la femme) et il poursuit : « Si l'on veut séparer en lui [le refoulement] plus nettement le destin de la représentation de celui de l'affect et réserver le terme “refoulement” pour l'affect, pour le destin de la représentation il serait juste de dire en allemand *Verleugnung* (déli)¹¹ ».

Dans son travail, Brigitte Lemérier précise que, à la différence du refoulement qui intervient sur la représentation incompatible, le démenti opère, lui, « au niveau du chiffrage, de l'inscription, de l'archivation des traces de perception¹² ». Cette défense joue sur un déplacement (*Entstellung*) dans l'inscription des traces de perception, déplacement qui provoque une falsification de la réalité. La signification incompatible est alors « voilée et réduite à un rebut¹³ ».

Ainsi dans le processus de chiffrage, d'inscription, se produit un reste, reste qui est le réel du texte (que ce texte soit le savoir inconscient ou un écrit) :

C'est ce réel qui, comme non-savoir, ordonne le savoir du texte. C'est en ce point qu'opère le démenti. Il fait passer au rebut, au réel, la signification refusée qui dès lors, lettre en souffrance, hante le texte de sa présence fantomatique¹⁴.

Solal Rabinovitch, dans le chapitre « Écriture et *Verleugnung* », développe de même l'hypothèse selon laquelle la *Verleugnung*, mécanisme de défense, précède l'installation du refoulement, « ordonne la mise en place du texte inconscient soumis au refoulement et y laisse des traces littérales, falsification, défiguration, déplacement ou *Entstellung*; c'est sur ce texte déjà falsifié que vont intervenir les différentes réécritures du refoulement¹⁵. »

En se référant au schéma freudien de l'appareil psychique, alors que le refoulement est situé entre l'inconscient et le préconscient (représentation de choses / représentation de mots), Solal Rabinovitch situerait le démenti entre les signes de perception et l'inconscient¹⁶.

⁹ Ce terme y est laissé en allemand, avec sa traduction : « déni ».

¹⁰ S. Freud, « Le fétichisme », *op. cit.*, p. 133.

¹¹ *Ibidem*, p. 133.

¹² B. Lemérier, *Les deux Moïse...*, *op. cit.*, p. 97.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ *Ibidem*, p. 48.

¹⁵ S. Rabinovitch, *Écriture du meurtre...*, *op. cit.* p. 53.

¹⁶ *Ibidem*, p. 60.

Au fur et à mesure de ma lecture du texte de Freud « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », même si ce terme de démenti n'apparaît dans le texte original que sous sa forme verbale (*verleugnen*), il m'a semblé qu'il s'agissait de cette même défense psychique dans l'analyse, que Freud développe, voire reconstruit.

J'en viens au texte, écrit donc en 1936. C'est une lettre adressée à Romain Rolland pour célébrer son 70^{ème} anniversaire. Freud a alors 80 ans ; son expérience personnelle est survenue alors qu'il avait 48 ans (en 1904). Depuis quelques années, souligne-t-il, le souvenir de cet épisode le poursuit, et le « hante ». On pourrait peut-être dire qu'il s'agit là d'une lettre restée en souffrance, d'un savoir à déchiffrer, savoir reconstruit 32 ans plus tard.

Freud est en voyage avec son frère à destination de l'île de Corfou (il notera que son frère a le même âge que Romain Rolland). Un ami, à Trieste, leur conseille d'aller plutôt à Athènes. Après une hésitation apparente accompagnée d'une humeur maussade, Freud (comme son frère) avait en fait accepté avec empressement cette nouvelle proposition de destination. Aussi ces contradictions sont-elles une première interrogation pour Freud qui, dans son texte, qualifie cette conduite d'« étrange¹⁷ ».

À son arrivée sur l'Acropole, survient cette « étrange » idée : « Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école¹⁸. » Là, Freud évoque un clivage dans sa personne :

- une personne « sous cette impression indubitable¹⁹ » devait croire à l'existence de l'Acropole dont la réalité lui avait paru incertaine jusque là ;
- l'autre personne s'étonnait du doute de l'existence réelle de l'Acropole.

Continuant l'analyse de cet épisode, Freud relie « la mauvaise humeur » à Trieste et cette « idée subite », qualifiée d'étrange sur l'Acropole : « La mauvaise humeur à Trieste et l'idée subite sur l'Acropole sont étroitement solidaires²⁰. »

Freud va d'abord analyser sa réaction à Trieste pour en saisir le paradoxe et poursuivre ensuite l'analyse de son « trouble » lorsqu'il est confronté à la situation réelle sur l'Acropole. Cet épisode se déroule donc en deux temps, le premier à Trieste, le second sur l'Acropole.

¹⁷ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes, op. cit.*, p. 223. Remarque: dans cette première partie du texte, les termes relatifs à « étrange » (*fremd*) sont très fréquents et pas toujours traduits par le même terme. Exemples : « cette idée déconcertante », « quelque chose de déroutant ».

¹⁸ *Ibidem.*

¹⁹ *Ibidem.*

²⁰ *Ibidem*, p. 224.

– Le premier temps à Trieste :

« Nous ne pouvions pas croire que la joie de voir Athènes nous fût réservée²¹ », écrit Freud. La mauvaise humeur découle de cette idée : « C'est impossible, il y a trop d'obstacles », et répond au regret de cette impossibilité. C'est un cas de *too good to be true* (trop beau pour être vrai), dit Freud. Ce scepticisme serait une tentative pour refuser une portion de réalité prometteuse d'intense plaisir. Cet aspect paradoxal, poursuit Freud, peut se saisir en ce sens que le refus intérieur a pris la place du refus opposé par le monde extérieur. On ne s'accorde pas ce bonheur. Cela peut être l'expression d'un pessimisme, ou bien il peut s'agir d'un sentiment de culpabilité ou d'infériorité sous l'action du sévère surmoi. Ce premier temps paraît correspondre au refoulement de la représentation relative à « la joie de voir Athènes » avec « la mauvaise humeur qui en découle ».

²¹ *Ibidem*, p. 225.

– Le second temps :

Freud poursuit avec l'étude de son « trouble », dans un second temps, lorsqu'il est en situation réelle sur l'Acropole. Il va insister sur la déformation qui se produit. Sans déformation, nous dit Freud, le scepticisme aurait dû dire : « Je n'aurais jamais cru qu'il me serait donné de voir Athènes de mes propres yeux, ce qui est incontestablement le cas²² ! » Le sens de son idée subite sur l'Acropole, qui devait exprimer un étonnement joyeux, ce sens, dans l'idée elle-même, prend un aspect déformé. Le contenu essentiel de la pensée a été conservé dans la déformation: c'est un refus de croire. « D'après le témoignage de mes sens, nous dit Freud, je suis maintenant sur l'Acropole, seulement je ne peux pas le croire²³. » Ce refus de croire, ce doute à l'égard d'une portion de la réalité, se trouve déplacé de deux façons :

- il est rejeté dans le passé ;
- il est transféré des rapports de Freud avec l'Acropole sur l'existence même de l'Acropole.

Il en résulte ce fait que Freud aurait autrefois douté de l'existence de l'Acropole, ce qui est réfuté par sa mémoire. Ces deux sortes de déformation sont relatives à la situation qui, dit Freud, « comprend ma personne, l'Acropole et ma perception de celle-ci²⁴ ».

Freud s'interroge longuement sur ce doute à l'égard d'une portion de la réalité. Comme il ne peut pas mettre en doute les impressions sensorielles qui lui viennent de l'Acropole, ce doute va être déplacé dans le passé qu'il falsifie. « Je ne me rappelle pas simplement que dans mon jeune âge je doutais de jamais voir l'Acropole moi-même, j'affirme qu'à cette époque je n'avais absolument pas cru à la réalité de l'Acropole²⁵. »

C'est donc le résultat de cette déformation qui permet de conclure à l'existence de ce doute sur l'Acropole à l'égard de la réalité. Freud continue l'analyse de cet épisode en évoquant ce qu'il aurait pu ressentir un instant sur l'Acropole, à savoir un sentiment d'étrangeté, exprimé ainsi : « Ce que je vois là n'est pas réel²⁶. » Un sentiment d'étrangeté dont il se serait protégé par un démenti ? Je cite Freud : « Je fis un effort pour me protéger contre ce sentiment et j'y parvins au prix d'un énoncé erroné sur le passé²⁷. »

Freud développe cette question des sentiments d'étrangeté qui sont, dit-il, très fréquents dans certaines affections psychiques, mais qui existent aussi chez « l'homme normal », au même titre que les « hallucinations accidentelles chez les gens sains²⁸ » ou même comme des actes manqués. Ces troubles

²² *Ibidem.*

²³ *Ibidem*, pp. 225-226.

²⁴ *Ibidem.*

²⁵ *Ibidem.*

²⁶ *Ibidem.*

²⁷ *Ibidem.*

²⁸ *Ibidem*, p. 227.

peuvent passer pour des exemples de « troubles psychiques ». Ils peuvent prendre deux formes :

- soit une partie de la réalité apparaît comme étrangère ;
- soit c'est une partie de notre propre moi qui apparaît étrangère.

Dans ce second cas, il s'agit de « dépersonnalisation ». Freud associe alors sentiments d'étrangeté et dépersonnalisation. Il met en parallèle, comme « pendants positifs », ces autres phénomènes, « ce qu'on appelle fausse reconnaissance, déjà vu, déjà raconté, illusions où nous voulons accepter quelque chose comme faisant partie de notre moi²⁹. »

Selon Freud, ces « sentiments d'étrangeté » comportent deux caractères :

- 1- ils ont un rôle de défense: ils veulent éloigner quelque chose du moi, le nier ;
- 2- ils sont dépendants à l'égard du passé.

Les éléments qui motivent cette réaction de défense proviennent de deux sources différentes :

- du monde extérieur réel
- du monde intérieur, des pensées et des tendances dans le moi.

(Ces deux sources différentes correspondraient « peut-être » dit-il, à la différence entre les sentiments d'étrangeté et les dépersonnalisations.)

À ce point du texte, Freud évoque différents moyens de défense du moi, notamment le refoulement « point de départ de l'approfondissement de la psychopathologie³⁰ », dit-il. Entre le refoulement et la défense contre les choses pénibles ou insupportables, il y a de nombreux comportements du moi à caractère plus ou moins pathologique. Il va donner un exemple extrême de défense à caractère pathologique qui apparaît comme une mise en acte du démenti.

Cet exemple est tiré d'une complainte du Maure espagnol, le roi Boabdil, dernier roi de Grenade, à la fin du xv^e siècle. Cette complainte raconte le comportement de ce roi face à la nouvelle de la chute de sa ville Alhama.

Des lettres lui arrivèrent
disant que la ville était tombée
il jeta les lettres au feu
et tua le messenger³¹.

Freud souligne : il ne « veut pas le savoir » et décide de traiter la nouvelle comme non arrivée. Ainsi les lettres sont détruites, les traces effacées (le messenger est tué), le réel demeure.

²⁹ *Ibidem*, p. 227.

³⁰ *Ibidem*, p. 228.

³¹ Cité par Freud en espagnol. *Ibidem*. p. 228.

Freud va ensuite reprendre ce caractère de dépendance des sentiments d'étrangeté à l'égard du passé, à l'égard du « trésor de souvenirs du moi », d'expériences précoces pénibles « qui sont peut-être depuis tombées sous le coup du refoulement³² ».

Il revient alors à son trouble de mémoire et à la falsification du passé. Il fait référence à ses années de lycée où « il n'est pas vrai » qu'il ait douté de l'existence réelle d'Athènes. Il doutait seulement de voir Athènes de ses « propres yeux ». Ce sentiment était lié à la pauvreté des conditions de la vie familiale dans sa jeunesse, ce qui le faisait rêver de voyages, désirer une vie libre pour échapper à l'étroitesse de cette vie familiale.

Enfin Freud en vient à la solution du problème ayant provoqué la mauvaise humeur à Trieste et le trouble sur l'Acropole. C'est un sentiment de culpabilité d'avoir si bien fait son chemin dans les études, chemin qui l'a conduit jusqu'à Athènes alors que le père de Freud n'avait pas eu accès à ces études supérieures. Cette culpabilité venait du mépris envers le père qui avait remplacé l'ancienne surestimation infantile, avec la contradiction suivante : aller plus loin que le père et, en même temps, s'interdire de jamais le dépasser. Ne pas jouir de ce voyage s'associait à un sentiment de piété filiale.

En conclusion :

Avec cette lettre de Freud, nous sommes confrontés à ce qui m'a paru être un franchissement dans cette construction qui le conduit au-delà du refoulement et de la signification démentie, vers une vérité concernant la question du père.

³² *Ibidem*, p. 228.